B. N. C.
FIRENZE
1099
21

1099.21

BIBL. NAZ. CENTRALE DI FIRENZE

1099.21

Google

BIBLIOTHECA REGIA

POEMES

SUR LE DESASTRE DE LISBONNE

ET SUR LA LOI NATURELLE,

AVEC DES PREFACES

DES NOTES, &c.

A GENEVE,

AVIS
DES EDITEURS.

DEs Copies auſſi tronquées qu'infidèles de ces deux Poëmes s'étant répandues dans Paris, elles y ont été bientôt imprimées. Nous reparons cet inconvénient fréquent & inévitable, en publiant cet Ouvrage avec des Notes utiles, & des Préfaces de l'Auteur, comme un échantillon de la grande édition que nous avons annoncée; nous oſons aſſurer qu'on reconnaîtra dans ces Poëmes les ſentiments répandus dans la HENRIADE, *& dans plus d'un ouvrage philoſophique. Un eſprit qui reſpire l'adoration d'un Etre Suprême, l'attachement aux Loix, l'amour du Genre humain, la tolérance, & la bienfaiſance.*

Nous nous flattons de donner dans quelques mois (du même Auteur) l'Eſſay ſur l'Hiſtoire générale depuis Charlemagne juſqu'à nos jours. *C'eſt un ouvrage d'une grande étendue, bien différent des petits morceaux déconſus qui ont couru mal-à-propos ſous ſon nom, & qu'on a intitulés non moins mal-à-propos* HISTOIRE UNIVERSELLE.

NC9.21

PREFACE
DE
L'AUTEUR.

SI jamais la queſtion du Mal Phyſique a mérité l'attention de tous les hommes, c'eſt dans ces événements funeſtes qui nous rappellent à la contemplation de nôtre faible nature, comme les peſtes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le Monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre-cent-mille perſonnes à la Chine en 1699. celui de Lima & de Callao, & en dernier lieu celui du Portugal & du Royaume de Fez. L'axiome, *Tout eſt bien*, paraît un peu étrange à ceux qui ſont les témoins de ces déſaſtres. Tout eſt arrangé, tout eſt ordonné, ſans doute, par la Providence; mais il n'eſt que trop ſenſible, que tout depuis longtems n'eſt pas arrangé pour nôtre bien-être préſent.

Lorſque l'illuſtre *Pope* donna ſon *Eſſay ſur l'homme*, & qu'il dévelopa dans ſes vers immortels les ſiſtêmes de *Leibnitz*, du Lord *Shafterſburi*, & du Lord *Bolling-*

broke, une foule de Théologiens de toutes les Communions attaqua ce ſiſtême. On ſe révoltait contre cet Axiome nouveau que *Tout eſt bien*, que *l'homme jouït de la ſeule meſure du bonheur dont ſon être ſoit ſuſceptible* &c... Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, & un ſens dans lequel on peut l'aprouver. Il ſerait bien plus raiſonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un ſens odieux. Mais c'eſt une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, & de vouloir décrier tout ce qui a du ſuccès.

On crut donc voir dans cette propoſition, *Tout eſt bien*, le renverſement du fondement des idées reçues. Si *Tout eſt bien*, diſait-on, il eſt donc faux que la nature humaine ſoit déchue. Si l'ordre général exige que tout ſoit comme il eſt, la nature humaine n'a donc pas été corrompue; elle n'a donc pas eu beſoin de Rédempteur. Si ce Monde tel qu'il eſt, eſt le meilleur des Mondes poſſibles, on ne peut donc pas eſpérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous ſommes accablés ſont un bien général, toutes les Nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal Phyſique & du mal Moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, & contribue à l'ordre du Monde; ſi les malheurs de tous les particuliers ne ſont que la ſuite de cet ordre général & néceſſaire; nous ne ſommes donc que des roues qui ſer-

ſervent à faire jouer la grande machine ; nous ne ſommes pas plus précieux aux yeux de DIEU que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les concluſions qu'on tirait du Poëme de Mr. *Pope* ; & ces concluſions mêmes augmentaient encor la célébrité & le ſuccès de l'ouvrage. Mais on devait l'enviſager ſous un autre aſpect. Il fallait conſidérer le reſpect pour la Divinité, la réſignation qu'on doit à ſes ordres Suprêmes, la ſaine Morale, la tolérance, qui ſont l'ame de cet excellent écrit. C'eſt ce que le Public a fait ; & l'ouvrage ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques qu'elles roulaient ſur des matières plus délicates.

C'eſt le propre des cenſures violentes, d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réuſſit, on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il? Les hommes révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La cenſure éléve des fantômes pour les combattre, & les Lecteurs indignés embraſſent ces fantômes.

Les critiques ont dit ; *Leibnitz*, *Pope*, *enſeignent le Fataliſme* : & les partiſans de *Leibnitz* & de *Pope* ont dit ; *Si Leibnitz & Pope enſeignent le Fataliſme, ils ont donc raiſon ; & c'eſt à cette Fatalité invincible qu'il faut croire.*

Pope avait dit, *Tout eſt bien*, en un ſens qui était

très recevable, & ils le diſent aujourdhui en un ſens qui peut être combattu.

L'Auteur du Poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne ne combat point l'illuſtre *Pope*, qu'il a toujours admiré & aimé ; il penſe comme lui ſur preſque tous les points ; mais pénétré des malheurs des hommes, il s'éléve contre les abus qu'on peut faire du nouvel axiome, *Tout eſt bien.* Il adopte cette ancienne & triſte vérité reconnue de tous les hommes, qu'*il y a du mal ſur la Terre ;* il avoue que le mot *Tout eſt bien* pris dans un ſens abſolu, & ſans l'eſpérance d'un avenir, n'eſt qu'une inſulte aux douleurs de notre vie.

Si lorſque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, & tant d'autres villes furent englouties avec un ſi grand nombre de leurs habitans au mois de Novembre 1755. des Philoſophes avaient crié aux malheureux qui échapaient à peine des ruines ; *Tout eſt bien ; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes, les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maiſons, les bêtes ſe nourriront des cadavres enterrés dans les débris, c'eſt l'effet néceſſaire des cauſes néceſſaires, votre mal particulier n'eſt rien, vous contribuez au bien général.* Un tel diſcours certainement eût été auſſi cruel que le tremblement de terre a été funeſte : & voila ce que dit l'Auteur du Poëme ſur le deſaſtre de Lisbonne.

Il avoue donc, avec toute la Terre, qu'il y a du mal ſur la Terre, ainſi que du bien : il avoue qu'aucun Philoſophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal Moral,

Moral, & du mal Phyſique : il avoue que *Bayle*, le plus grand Dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, & qu'il ſe combat lui-même : il avoue qu'il y a autant de faibleſſes dans les lumiéres de l'homme que de miſéres dans ſa vie. Il expoſe tous les ſiſtêmes en peu de mots. Il dit que la Révélation ſeule peut dénouer ce grand nœud que tous les Philoſophes ont embrouillé ; il dit que l'eſpérance d'un dévelopement de notre être dans un nouvel ordre de choſes, peut ſeule conſoler des malheurs préſents, & que la bonté de la Providence eſt le ſeul azile auquel l'homme puiſſe recourir dans les ténèbres de ſa raiſon, & dans les calamités de ſa nature faible & mortelle.

P S. Il eſt toujours malheureuſement néceſſaire d'avertir qu'il faut diſtinguer les objections que ſe fait un Auteur, de ſes réponſes aux objections, & ne pas prendre ce qu'il réfute, pour ce qu'il adopte.

POEME

SUR LE DESASTRE DE LISBONNE,

OU EXAMEN DE CET AXIOME,

TOUT EST BIEN.

O Malheureux mortels ! ô Terre déplorable !
O de tous les fléaux aſſemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philoſophes trompés, qui criez, *Tout eſt bien*,
Accourez : contemplez ces ruïnes affreuſes,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuſes,
Ces femmes, ces enfants, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés ;
Cent mille infortunés que la Terre dévore,
Qui ſanglants, déchirés, & palpitants encore,
Enterrés ſous leurs toits terminent ſans ſecours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au ſpectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'eſt l'effet des éternelles Loix,
Qui d'un DIEU libre & bon néceſſitent le choix ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes,
DIEU s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes ?

Quel

Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants,
Sur le ſein maternel écraſés & ſanglants?
Lisbonne qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que Londre, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne eſt abimée, & l'on danſe à Paris.
Tranquilles ſpectateurs, intrépides eſprits,
De vos fréres mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les cauſes des orages;
Mais du ſort ennemi quand vous ſentez les coups,
Devenus plus humains vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quand la Terre entr'ouvre ſes abîmes,
Ma plainte eſt innocente, & mes cris légitimes.
Partout environnés des cruautés du ſort,
Des fureurs des méchants, des piéges de la mort,
De tous les élémens éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'eſt l'orgueil, dites-vous, l'orgueil ſéditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage,
Fouillez dans les débris de ce ſanglant ravage,
Demandez aux mourants, dans ce ſéjour d'effroi,
Si c'eſt l'orgueil qui crie, *O Ciel, ſecourez-moi,*
O Ciel, ayez pitié de l'humaine miſére.
Tout eſt bien, dites-vous, & tout eſt *néceſſaire.*
Quoi? l'Univers entier, ſans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Etes-vous aſſurés que la Cauſe Eternelle,
Qui fait tout, qui ſait tout, qui créa tout pour elle,

Ne

Ne pouvait nous jetter dans ces triſtes climats,
Sans former des volcans allumés ſous nos pas?
Borneriez-vous ainſi la Suprême Puiſſance?
Lui défendriez-vous d'exercer ſa clémence?
L'éternel Artiſan n'a-t-il pas dans ſes mains
Des moyens infinis tout prêts pour ſes deſſeins?
Je déſire humblement, ſans offenſer mon Maître,
Que ce gouffre enflammé de ſouphre & de ſalpêtre
Eût allumé ſes feux dans le fond des déſerts.
Je reſpecte mon DIEU, mais j'aime l'Univers:
Quand l'homme oſe gémir d'un fléau ſi terrible,
Il n'eſt point orgueilleux, hélas! il eſt ſenſible.
Les triſtes habitans de ces bords déſolés,
Dans l'horreur des tourments ſeraient-ils conſolés,
Si quelqu'un leur diſait; *Tombez, mourez tranquiles,*
Pour le bonheur du Monde on détruit vos aziles;
D'autres mains vont bâtir vos palais embraſés;
D'autres Peuples naîtront dans vos murs écraſés;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales,
Tous vos maux ſont un bien dans les Loix générales;
DIEU *vous voit du même œuil que les vils vermiſſaux,*
Dont vous ſerez la proye au fond de vos tombeaux?
A des infortunés quel horrible langage!
Cruels! à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.
Non, ne préſentez plus à mon cœur agité
Ces immuables loix de la néceſſité,
Cette chaine des corps, des eſprits, & des mondes.
O rêves de ſavants! ô chimères profondes!

DIEU

DIEU tient en main la chaîne, & n'eſt point enchainé ; *a*
Par ſon choix bienfaiſant tout eſt déterminé :
Il eſt libre, il eſt juſte, il n'eſt point implacable.
Pourquoi donc ſouffrons-nous ſous un Maître équitable? †
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en oſant les nier?
Tous les Peuples tremblants ſous une main Divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle Loi qui meut les élémens,
Fait tomber les rochers ſous les efforts des vents ;
Si les chênes touffus par la foudre s'embraſent,
Ils ne reſſentent point les coups qui les écraſent.
Mais je vis, mais je ſens, mais mon cœur opprimé
Demande des ſecours au DIEU qui l'a formé.
Enfants du Tout-puiſſant, mais nés dans la miſére,
Nous étendons les mains vers notre commun pére.
Le vaſe, on le ſait bien, ne dit point au potier,
Pourquoi ſuis-je ſi vil, ſi faible, ſi groſſier?
Il n'a point la parole, il n'a point la penſée ;
Cette urne en ſe formant, qui tombe fracaſſée,
De la main du potier ne reçut point un cœur,
Qui déſirât les biens, & ſentît ſon malheur.
Ce malheur, dites-vous, eſt le bien d'un autre Etre.
De mon corps tout ſanglant mille inſectes vont naître :
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai ſoufferts,
Le beau ſoulagement d'être mangé des vers !

Triſ-

a Voyez les notes à la fin du Poëme.

† *Sub Deo juſto nemo miſer niſi mereatur.* ST. AUGUSTIN.

Triſtes calculateurs des miſéres humaines,
Ne me conſolez point; vous aigriſſez mes peines;
Et je ne vois en vous que l'effort impuiſſant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.
Je ne ſuis du grand *Tout* qu'une faible partie:
Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres ſentants nés ſous la même loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.
Le vautour acharné ſur ſa timide proie,
De ſes membres ſanglants ſe repaît avec joie:
Tout ſemble *bien* pour lui, mais bientôt à ſon tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altiére;
Et l'homme aux champs de Mars couché ſur la pouſſiére,
Sanglant, percé de coups, ſur un tas de mourants,
Sert d'aliment affreux aux oiſeaux dévorants.
Ainſi du Monde entier tous les membres gémiſſent;
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périſſent:
Et vous compoſerez, dans ce cahos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général?
Quel bonheur? ô mortel, & faible, & miſérable!
Vous criez, *Tout eſt bien*, d'une voix lamentable.
L'Univers vous dément, & vôtre propre cœur
Cent fois de vôtre eſprit a réfuté l'erreur.
Eléments, Animaux, Humains, tout eſt en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* eſt ſur la Terre:
Son principe ſecret ne nous eſt point connu.
De l'Auteur de tout bien le mal eſt-il venu?

Eſt-

Eſt-ce le noir *Typhon* *, le barbare *Arimane* †,
Dont la loi tyrannique à ſouffrir nous condamne?
Mon eſprit n'admet point ces monſtres odieux,
Dont le Monde en tremblant fit autrefois des Dieux.
Mais comment concevoir, un DIEU, la bonté même,
Qui prodigua ſes biens à ſes enfans qu'il aime,
Et qui verſa ſur eux les maux à pleines mains?
Quel œuil peut pénétrer dans ſes profonds deſſeins?
De l'Etre Tout-Parfait le mal ne pouvait naître;
Il ne vient point d'autrui, * puiſque DIEU ſeul eſt Maître.
Il exiſte, pourtant. O triſtes vérités!
O mélange étonnant de contrariétés!
Un DIEU vint conſoler nôtre race affligée;
Il viſita la Terre, & ne l'a point changée; †
Un Sophiſte arrogant nous dit qu'il ne l'a pû;
Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu:
Il le voudra ſans doute. Et tandis qu'on raiſonne,
Des foudres ſouterrains engloutiſſent Lisbonne,
Et de trente Cités diſperſent les débris,
Des bords ſanglants du Tage, à la Mer de Cadis.
Ou l'homme eſt né coupable, & DIEU punit ſa race,
Ou ce Maître abſolu de l'être & de l'eſpace,

Sans

* Principe du mal chez les Egyptiens.

† Principe du mal chez les Perſes.

* C'eſt-à-dire d'un autre Principe.

† Un Philoſophe Anglais a prétendu que le Monde Phyſique avait dû être changé au premier avénement, comme le Monde Moral.

Sans courroux, ſans pitié, tranquille, indifférent;
De ſes premiers décrets ſuit l'éternel torrent;
Ou la matiére informe à ſon Maître rebelle,
Porte en ſoi des défauts *néceſſaires* comme elle;
Ou bien DIEU nous éprouve; & ce ſéjour mortel §
N'eſt qu'un paſſage étroit vers un Monde éternel.
Nous eſſuyons ici des douleurs paſſagères.
Le trépas eſt un bien qui finit nos miſères.
Mais quand nous ſortirons de ce paſſage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir ſans doute:
Il n'eſt rien qu'on connaiſſe, & rien qu'on ne redoute.
La Nature eſt muette, on l'interroge en vain.
On a beſoin d'un DIEU, qui parle au Genre-humain.
Il n'apartient qu'à lui d'expliquer ſon ouvrage,
De conſoler le faible, & d'éclairer le ſage.
L'homme au doute, à l'erreur, abandonné ſans lui,
Cherche en vain des roſeaux qui lui ſervent d'apui.
Leibnitz ne m'aprend point, par quels nœuds inviſibles
Dans le mieux ordonné des Univers poſſibles,
Un déſordre éternel, un cahos de malheurs,
Mêle à nos vains plaiſirs de réelles douleurs;
Ni pourquoi l'innocent, ainſi que le coupable
Subit également ce mal inévitable;

Je

§ Voila avec l'opinion des deux Principes toutes les ſolutions qui ſe préſentent à l'eſprit humain dans cette grande difficulté; & la Révélation ſeule peut enſeigner ce que l'eſprit humain ne ſaurait comprendre.

Je ne conçois pas plus comment tout ſerait *bien*:
Je ſuis comme un Docteur, hélas! je ne ſai rien.
Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des aîles,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
La douleur, le trépas, n'aprochaient point de lui.
De cet état brillant, qu'il différe aujourdhui!
Il rampe, il ſouffre, il meurt; tout ce qui nait, expire;
De la deſtruction la Nature eſt l'Empire.
Un faible compoſé de nerfs & d'oſſements
Ne peut être inſenſible au choc des éléments;
Ce mélange de ſang, de liqueurs, & de poudre,
Puis qu'il fut aſſemblé, fut fait pour ſe diſſoudre.
Et le ſentiment promt de ces nerfs délicats
Fut ſoumis aux douleurs miniſtres du trépas.
C'eſt là ce que m'aprend la voix de la Nature.
J'abandonne *Platon*, je rejette *Epicure*.
Bayle en ſait plus qu'eux tous: je vais le conſulter:
La balance à la main, *Bayle* enſeigne à douter. *b*
Aſſez ſage, aſſez grand pour être ſans ſyſtême,
Il les a tous détruits & ſe combat lui-même:
Semblable à cet aveugle en butte aux Philiſtins,
Qui tomba ſous les murs abattus par ſes mains.
Que, peut donc de l'eſprit la plus vaſte étendue!
Rien: le livre du Sort ſe ferme à notre vue.
L'homme étranger à ſoi, de l'homme eſt ignoré.
Que ſuis-je? où ſuis-je? où vai-je? & d'où ſuis-je tiré? *c*

Ato-

b Voyez les notes à la fin du Poëme.
c Voyez les notes à la fin du Poëme.

Atomes tourmentés ſur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, & dont le ſort ſe joue,
Mais atomes penſants, atomes dont les yeux
Guidés par la penſée ont meſuré les Cieux;
Au ſein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.
Ce monde, ce théatre, & d'orgueil & d'erreur,
Eſt plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout ſe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être;
Nul ne voudrait mourir; nul ne voudrait renaître.
Quelquefois dans nos jours conſacrés aux douleurs,
Par la main du plaiſir nous eſſuyons nos pleurs.
Mais le plaiſir s'envole & paſſe comme une ombre.
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes ſont ſans nombre.
Le paſſé n'eſt pour nous qu'un triſte ſouvenir;
Le préſent eſt affreux, s'il n'eſt point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui penſe.
Un jour tout ſera bien, voilà notre eſpérance;
Tout eſt bien aujourdhui, voilà l'illuſion.
Les Sages me trompaient, & DIEU ſeul a raiſon.
Humble dans mes ſoupirs, ſoumis dans ma ſoufrance,
Je ne m'éléve point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois,
Chanter des doux plaiſirs les ſéduiſantes loix.
D'autres tems d'autres mœurs: inſtruit par la vieilleſſe,
Des humains égarés partageant la faibleſſe,
Dans une épaiſſe nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne ſai que ſouffrir, & non pas murmurer.

Un

Un Calife autrefois à ſon heure derniére
Au DIEU qu'il adorait dit pour toute priére:
Je t'apporte, O ſeul Roi, ſeul être illimité,
Tout ce que tu n'as point dans ton immenſité;
Les défauts, les regrets, les maux & l'ignorance.
Mais il pouvait encor ajouter L'ESPERANCE. *d*

d Voyez les notes à la fin du Poëme.

NOTES.

a DIEU *tient en main la chaîne, & n'eſt point enchaîné;*

a La chaine Univerſelle n'eſt pas, comme on l'a dit, une gradation ſuivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une diſtance immenſe entre l'homme & la brute, entre l'homme & les ſubſtances ſupérieures ; il y a l'Infini entre DIEU & toutes les ſubſtances. Les Globes qui roulent autour de nôtre Soleil n'ont rien de ces gradations inſenſibles, ni dans leur groſſeur, ni dans leurs diſtances, ni dans leurs Satellites.

Pope dit que l'homme ne peut ſavoir pourquoi les Lunes de *Jupiter* ſont moins grandes que *Jupiter* ; il ſe trompe en cela; c'eſt une erreur pardonnable qui a pû échaper à ſon beau génie. Il n'y a point de Mathématicien qui n'eût fait voir au Lord *Bollingbroke*, & à Mr. *Pope*, que ſi *Jupiter* était plus petit que ſes Satellites, ils ne pouraient pas tourner autour de lui; mais il n'y a point de Mathématicien qui pût découvrir une gradation ſuivie dans les corps du Syſtême Solaire.

Il n'eſt pas vrai que ſi on ôtait un atome du Monde, le Monde ne pourait ſubſiſter: & c'eſt ce que Mr. *De Crouzas*, ſavant Géomètre, remarqua très bien dans ſon Livre contre Mr. *Pope*. Il parait qu'il avait raiſon en ce point, quoique ſur d'autres il ait été invinciblement refuté par Mrs. *Warburton & Silhouëtte*.

Cette chaine des événements a été admiſe & très ingénieuſement défendue par le grand Philoſophe *Leibnitz* ; elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événements dépendent d'autres corps & d'autres événements. Cela eſt vrai: mais tous les corps ne ſont pas néceſſaires à l'ordre & à la conſervation de l'Univers; & tous les événements ne ſont pas eſſentiels à la ſérie des événements. Une goute d'eau, un grain de ſable de plus ou de moins, ne peuvent rien changer à la conſtitution générale. La Nature n'eſt aſſervie ni à aucune quantité préciſe, ni à aucune forme préciſe. Nulle Planète ne ſe meut dans une Courbe abſolument réguliére; nul être connu n'eſt d'une figure préciſément Mathématique: nulle quantité préciſe n'eſt requiſe pour nulle opération: la Nature n'agit jamais rigoureuſement. Ainſi on n'a aucune raiſon d'aſ-

ſurer

ſurer qu'un atome de moins ſur la Terre, ſerait la cauſe de la deſtruction de la Terre.

Il en eſt de même des événements. Chacun d'eux a ſa cauſe dans l'événement qui précéde; c'eſt une choſe dont aucun Philoſophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération Céſarienne à la mére de *Céſar*, *Céſar* n'aurait pas détruit la République; il n'eût pas adopté *Octave*, & *Octave* n'eût pas laiſſé l'Empire à *Tibère*. *Maximilien* épouſe l'héritiére de la Bourgogne & des Pays-bas, & ce mariage devient la ſource de deux-cent ans de guerre. Mais que *Céſar* ait craché à droite ou à gauche, que l'héritiére de Bourgogne ait arrangé ſa coëffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au ſyſtême général.

Il y a donc des événements qui ont des effets, & d'autres qui n'en ont pas. Il en eſt de leur chaine comme d'un arbre généalogique; on y voit des branches qui s'éteignent à la premiére génération, & d'autres qui continuent la race. Pluſieurs événements reſtent ſans filiation. C'eſt ainſi que dans toute machine, il y a des effets néceſſaires au mouvement, & d'autres effets indifférents qui ſont la ſuite des premiers, & qui ne produiſent rien. Les rouës d'un caroſſe ſervent à le faire marcher; mais qu'elles faſſent voler un peu plus ou un peu moins de pouſſiére, le voyage ſe fait également. Tel eſt donc l'ordre général du Monde, que les chainons de la chaine ne ſeraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matiére, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaine n'eſt pas dans un plein abſolu; il eſt démontré que les corps Céleſtes font leurs révolutions dans l'eſpace non réſiſtant. Tout l'eſpace n'eſt pas rempli. Il n'y a donc pas une ſuite de corps depuis un atome juſqu'à la plus reculée des Etoiles. Il peut donc y avoir des intervalles immenſes entre les êtres ſenſibles, comme entre les inſenſibles. On ne peut donc aſſurer que l'homme ſoit néceſſairement placé dans un des chainons attachés l'un à l'autre par une ſuite non interrompue. *Tout eſt enchaîné*, ne veut dire autre choſe, ſinon, que tout eſt arrangé. DIEU eſt la Cauſe & le Maître de cet arrangement. Le *Jupiter* d'*Homère* était l'eſclave des Deſtins, mais dans une Philoſophie plus épurée, DIEU eſt le Maître des Deſtins. *Voyez* Clarke *Traité de l'exiſtence de* DIEU.

b La balance à la main, Bayle *enſeigne à douter.*

b Une centaine de remarques répandues dans le Dictionnaire de *Bayle* lui ont fait une réputation immortelle. Il a laiſſé la diſpute

ſur l'*origine du Mal* indéciſe. Chez lui toutes les opinions ſont expoſées; toutes les raiſons qui les ſoutiennent, toutes les raiſons qui les ébranlent, ſont également aprofondies; c'eſt l'Avocat général des Philoſophes, mais il ne donne point ſes concluſions. Il eſt comme *Ciceron*, qui ſouvent dans ſes ouvrages Philoſophiques ſoutient ſon caractère d'Académicien indécis, ainſi que l'a remarqué le Savant & judicieux Abbé d'*Olivet*.

Je crois devoir eſſayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence & ſi vainement contre *Bayle*: j'ai tort de dire vainement, car ils ne ſervent qu'à le faire lire avec plus d'avidité: ils devraient aprendre de lui à raiſonner & à être modérés. Jamais d'ailleurs le Philoſophe *Bayle* n'a nié ni la Providence ni l'Immortalité de l'Ame. On traduit *Ciceron*, on le commente, on le fait ſervir à l'éducation des Princes. Mais que trouve-t-on preſque à chaque page dans *Ciceron* parmi pluſieurs choſes admirables? on y trouve que *s'il eſt une Providence, elle eſt blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle ſavait qu'ils devaient abuſer.* Sic veſtra iſta providentia reprehendenda quæ rationem dederit eis quos ſcierit ea perverſè uſuros. (*Libro tertio de naturâ Deorum.*)

Jamais perſonne n'a cru que la vertu vint des Dieux, & on a eu raiſon. Virtutem nunquam Deo acceptam nemo retulit, nimirùm rectè. *Idem.*

Qu'un criminel meure impuni, vous dites que les Dieux le frapent dans ſa poſtérité. Une ville ſoufrirait-elle un Légiſlateur qui condamnerait les petits enfants pour les crimes de leur grand-père? Ferretne ulla civitas latorem legis ut condemnaretur Nepos ſi avus deliquiſſet?

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que *Ciceron* finit ſon Livre de la *Nature des Dieux* ſans réfuter de telles aſſertions. Il ſoutient en cent endroits la Mortalité de l'Ame dans ſes Tuſculanes, après avoir ſoutenu ſon Immortalité.

Il y a bien plus. C'eſt à tout le Sénat de Rome qu'il dit dans ſon plaidoyer pour *Cluentius*: *Quel mal lui a fait la mort? Nous rejettons tous les Fables ineptes des Enfers. Qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté, ſinon le ſentiment des douleurs?* Quid illi mors attulit mali, niſi forte ineptiis ac fabulis ducimur ut exiſtimemus illum apud Inferos ſupplicia perferre: quæ ſi falſa ſunt quod omnes intelligunt, quid ei mors eripuit præter ſenſum doloris?

Enfin dans ſes lettres où le cœur parle, ne dit-il pas, *Cum non ero, ſenſu omni carebo*: Quand je ne ſerai plus, tout ſentiment périra avec moi.

Jamais *Bayle* n'a rien dit d'aprochant. Cependant on met *Ciceron*

ron entre les mains de la jeuneſſe ; on ſe déchaine contre *Bayle*. Pourquoi ? c'eſt que les hommes ſont inconſéquents, c'eſt qu'ils ſont injuſtes.

c Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vai-je ? & d'où ſuis-je tiré ?

c Il eſt clair que l'homme ne peut par lui-même être inſtruit de tout cela. L'eſprit humain n'aquiert aucune notion que par l'expérience ; nulle expérience ne peut nous aprendre ni ce qui était avant notre exiſtence, ni ce qui eſt après ; ni ce qui anime notre exiſtence préſente. Comment avons-nous reçu la vie ? quel reſſort la ſoutient ? comment nôtre cerveau a-t-il des idées & de la mémoire ? comment nos membres obéiſſent-ils incontinent à nôtre volonté ? &c. nous n'en ſavons rien. Ce globe eſt-il ſeul habité ? A-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même inſtant ? Chaque genre de plantes vient-il ou non d'une premiére plante ? Chaque genre d'animaux eſt-il produit ou non par deux premiers animaux ? Les plus grands Philoſophes n'en ſavent pas plus ſur ces matiéres que les plus ignorants des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire : *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule ?* Le proverbe eſt bas : mais il confond la plus haute ſageſſe, qui ne ſait rien ſur les premiers principes des choſes ſans un ſecours ſurnaturel.

d Mais il pouvait encor ajouter l'Eſpérance.

d La plupart des hommes ont eu cette Eſpérance, avant même qu'ils euſſent le ſecours de la Révélation. L'eſpoir d'être après la mort, eſt fondé ſur l'amour de l'être pendant la vie ; il eſt fondé ſur la probabilité que ce qui penſe penſera. On n'en a point de démonſtration ; parce qu'une choſe démontrée eſt une choſe dont le contraire eſt une contradiction, & parce qu'il n'y a jamais eu de diſputes ſur les vérités démontrées. *Lucréce* pour détruire cette Eſpérance aporte dans ſon troiſiéme Livre des arguments dont la force afflige ; mais il n'oppoſe que des vraiſemblances à des vraiſemblances plus fortes. Pluſieurs Romains penſaient comme *Lucréce* ; & on chantait ſur le Théatre de Rome ; *poſt mortem nihil eſt, il n'eſt rien après la mort.* Mais l'inſtinct, la raiſon, le beſoin d'être conſolé, le bien de la ſocieté prévalurent ; & les hommes ont toujours eu l'eſpérance d'une vie à venir : eſpérance, à la vérité, ſouvent accompagnée de doute. La Révélation détruit le doute, & met la certitude à la place.

PREFACE

SUR LE

POEME DE LA LOI

NATURELLE.

ON ſait aſſez que ce Poëme n'avait point été fait pour être public : c'était depuis trois ans un ſecret entre un grand Roi & l'Auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, & bientôt après il y fut imprimé pluſieurs fois d'une manière auſſi fautive que les autres ouvrages qui ſont partis de la même plume.

Il ſerait juſte d'avoir plus d'indulgence pour un écrit ſecret tiré de l'obſcurité où ſon Auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un Ecrivain expoſe lui-même au grand jour. Il ſerait encor juſte de ne pas juger le Poëme d'un Laïque comme on jugerait une Thèſe de Théologie. Ces deux Poëmes ſont les fruits d'un arbre tranſplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent

vent n'être pas du goût de quelques perſonnes: ils ſont d'un climat étranger; mais il n'y en a aucun d'empoiſonné, & pluſieurs peuvent être ſalutaires.

Il faut regarder cet Ouvrage comme une lettre où l'on expoſe en liberté ſes ſentiments. La plupart des livres reſſemblent à ces converſations générales & gênées, dans leſquelles on dit rarement ce qu'on penſe. L'Auteur a dit ici ce qu'il a penſé à un Prince Philoſophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a apris que des eſprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche: ils ont jugé que le Poëme ſur la Loi Naturelle eſt une préparation à des vérités plus ſublimes. Cela ſeul aurait déterminé l'Auteur à rendre l'ouvrage plus complet & plus correct, ſi ſes infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de ſe borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un Prince qui ne cherchait pas ces louanges, ne doivent ſurprendre perſonne: elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur; ce n'eſt pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puiſſance. L'homme de Lettres pouvait ne pas mériter les éloges & les bontés dont le Monarque le comblait, mais le Monarque méritait la vérité que l'homme de Lettres lui diſait dans cet ouvrage. Les changements ſurvenus depuis dans un commerce ſi honorable pour la Littérature n'ont point alteré les ſentiments qu'il avait fait naître.

Enfin puiſqu'on a arraché au ſecret & à l'obſcuri-

té un écrit deſtiné à ne point paraître, il ſubſiſtera chez quelques Sages comme un monument d'une correſpondance philoſophique qui ne devait point finir; & on ajoute que ſi la faibleſſe humaine ſe fait ſentir partout, la vraie Philoſophie dompte toujours cette faibleſſe.

Au reſte ce faible Eſſay fut compoſé à l'occaſion d'une petite brochure qui parut en ce tems-là. Elle était intitulée *du Souverain bien;* & elle devait l'être *du Souverain mal.* On y prétendait qu'il n'y a ni vertu, ni vice, & que les remords ſont une faibleſſe d'éducation qu'il faut étouffer. L'Auteur du Poëme prétend que les remords nous ſont auſſi naturels que les autres affections de nôtre ame. Si la fougue d'une paſſion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même ſent cette faute. La fille ſauvage trouvée près de Châlons avoua que dans la colére elle avait donné à ſa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ſes bras. Dès qu'elle vit ſon ſang couler, elle ſe repentit, elle pleura, elle étancha ce ſang, elle mit des herbes ſur la bleſſure. Ceux qui diſent que ce retour d'humanité n'eſt qu'une branche de nôtre amour propre, font bien de l'honneur à l'amour propre. Qu'on appelle la raiſon & les remords comme on voudra, ils exiſtent, & ils ſont les fondements de la Loi Naturelle.

LA

LA LOI NATURELLE;

POEME

EN QUATRE PARTIES.

EXORDE.

O Vous! dont les Exploits, le Régne & les Ouvrages
Deviendront la leçon des Héros & des Sages,
Qui voyez d'un même œuil les caprices du ſort,
Le Trône & la Cabane, & la vie & la mort;
Philoſophe intrépide, affermiſſez mon ame,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flâme,
Qu'allume la raiſon, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le monde eſt plongé
Apportons, s'il ſe peut, une faible lumiére.
Nos premiers entretiens, notre étude premiére,
Etaient, je m'en ſouviens, *Horace* avec *Boileau*.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*;
Quelques traits échappés d'une utile Morale,
Dans leurs piquans Ecrits brillent par intervale;

Mais

Mais *Pope* approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré,
Il porta le flambeau dans l'abime de l'être,
Et l'homme avec lui ſeul apprit à ſe connaître.
L'art, quelquefois frivole, & quelquefois divin,
L'art des vers eſt dans *Pope* utile au genre humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'*Octave*,
Paraſite diſcret, non moins qu'adroit eſclave,
Du lit de ſa *Glicére*, ou de *Ligurinus*,
En Proſe meſurée inſulte à *Criſpinus*;
Que *Boileau* répandant plus de ſel que de grace,
Veuille outrager *Quinaut*, penſe avilir le *Taſſe*:
Qu'il peigne de Paris les triſtes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas:
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'Eſprit qui vous meut vous recherchez l'eſſence,
Son principe, ſa fin, & ſurtout ſon devoir.
Voyons ſur ce grand point ce qu'on a pû ſçavoir,
Ce que l'erreur fait croire aux Docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inſpire un DIEU qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ſes traits:
Si DIEU n'eſt pas dans nous, il n'exiſta jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'Auteur de nôtre vie
Qu'au Labyrinthe obſcur de la Théologie?
Origène & *Jean Scot* ſont chez vous ſans crédit.
La Nature en ſait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces Romans qu'on appelle ſyſtèmes,
Et pour nous élever deſcendons dans nous-mêmes.

PRE-

PREMIERE PARTIE.

DIEU *a donné aux hommes les idées de la juſtice, & la conſcience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur eſt néceſſaire. C'eſt là cette Loi Naturelle ſur laquelle la Religion eſt fondée. C'eſt ce ſeul principe qu'on dévéloppe ici. L'on ne parle que de la Loi Naturelle, & non de la Religion & de ſes auguſtes Miſtères.*

[a] SOit qu'un Etre inconnu, par lui ſeul exiſtant,
Ait tiré depuis peu l'Univers du néant,
Soit qu'il ait arrangé la matiére éternelle,
Qu'elle nage en ſon ſein, ou qu'il régne loin d'elle;
Que l'ame, ce flambeau ſouvent ſi ténébreux,
Ou ſoit un de nos ſens, ou ſubſiſte ſans eux:
Vous êtes ſous la main de ce Maître inviſible.
Mais du haut de ſon Trône obſcur, inacceſſible,
Quel hommage, quel Culte exige-t-il de vous?
De ſa grandeur Suprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux, flattent-ils ſa puiſſance?
Eſt-ce le peuple altier, conquérant de Biſance,
Le tranquile Chinois, le Tartare indompté,

Qui

[a] Voyez les notes à la fin du Poëme.

Qui connaît ſon eſſence, & ſuit ſa volonté?
Différens dans leurs mœurs, ainſi qu'en leur hommage;
Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous ſe ſont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'impoſteurs odieux: *
Et ſans vouloir ſonder, d'un regard téméraire,
De la Loi des Chrétiens l'ineffable Myſtère,
Sans expliquer en vain ce qui fut Révélé,
Cherchons par la raiſon ſi DIEU n'a point parlé.
La Nature a fourni d'une main ſalutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme eſt néceſſaire,
Les reſſorts de ſon ame, & l'inſtinct de ſes ſens.
Le Ciel à ſes beſoins ſoumet les éléments.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante,
Y peint de la Nature une image vivante.
Chaque objet de ſes ſens prévient la volonté.
Le ſon dans ſon oreille eſt par l'air aporté:
Sans efforts & ſans ſoins ſon œuil voit la lumiére.
Sur ſon DIEU, ſur ſa fin, ſur ſa cauſe premiére,
L'homme eſt-il ſans ſecours à l'erreur attaché?
Quoi! le Monde eſt viſible, & DIEU ſerait caché?
Quoi! le plus grand beſoin que j'aye en ma miſére,
Eſt le ſeul qu'en effet je ne peux ſatisfaire?
Non: le DIEU qui m'a fait, ne m'a point fait en vain.
Sur le front des mortels il mit ſon ſceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître;

Il

* Il faut diſtinguer *Confutzée* qui s'en eſt tenu à la Religion Naturelle, & qui a fait tout ce qu'on peut faire ſans Révélation.

Il m'a donné ſa Loi, puiſqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé; mais c'eſt à l'Univers.
Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts.
Delphes, Delos, Ammon, ne ſont pas ſes aziles.
Il ne ſe cacha point aux antres des Sibylles.
La Morale uniforme en tout tems, en tout lieu,
A des ſiécles ſans fin parle au nom de ce DIEU.
C'eſt la loi de *Trajan*, de *Socrate*, & la vôtre.
De ce Culte éternel la Nature eſt l'Apôtre;
Le bon ſens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs.
Leur redoutable voix partout ſe fait entendre.
Penſez-vous en effet que ce jeune *Alexandre*,
Auſſi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du ſang d'un ami trop inconſidéré,
Ait pour ſe repentir conſulté des Augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ſes mains impures;
Ils auraient à prix d'or abſous bientôt le Roi.
Sans eux, ſur la Nature il écouta la Loi;
Honteux, déſeſpéré d'un moment de furie,
Il ſe jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi Souveraine, à la Chine, au Japon,
Inſpira *Zoroaſtre*, illumina *Solon*;
D'un bout du Monde à l'autre elle parle, elle crie,
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHERIS TA PATRIE.
Ainſi le froid Lapon crut un Etre éternel;
Il eut de la juſtice un inſtinct naturel;
Et le Négre vendu ſur un lointain rivage,

Dans

Dans les Négres encor aima ſa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquilement, dans le fond de ſon cœur:
„ Qu'il eſt beau, qu'il eſt doux d'accabler l'innocence,
„ De déchirer le ſein qui nous donna naiſſance!
„ DIEU juſte, DIEU parfait! que le crime a d'appas!
Voilà ce qu'on dirait, mortels n'en doutez pas,
S'il n'était une Loi terrible, univerſelle,
Que reſpecte le crime en s'élevant contre elle.
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentiments?
Avons-nous fait nôtre ame? avons-nous fait nos ſens?
L'or qui nait au Pérou, l'or qui nait à la Chine,
Ont la même nature, & la même origine:
L'Artiſan les façonne, & ne peut les former.
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le Ciel fit la vertu; l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur;
Il ne peut la changer; ſon Juge eſt dans ſon cœur.

SECON-

SECONDE PARTIE.

Réponſes aux objections contre les principes d'une Morale univerſelle. Preuve de cette vérité.

J'Entends avec *Cardan*, *Spinoſa* qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la Nature,
Ne ſont que l'habitude, & les illuſions,
Qu'un beſoin mutuel inſpire aux Nations.
Raiſonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce beſoin? pourquoi l'Etre Suprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté
Un inſtinct qui nous lie à la ſociété?
Les loix que nous faiſons, fragiles, inconſtantes,
Ouvrages d'un moment, ſont par-tout différentes;
Jacob chez les Hébreux put épouſer deux ſœurs,
David, ſans offenſer la décence & les mœurs,
Flatta de cent Beautés la tendreſſe importune,
Le Pape au Vatican n'en peut poſſéder une;
Là, le pére à ſon gré, choiſit ſon ſucceſſeur;
Ici, l'heureux ainé de tout eſt poſſeſſeur.
Un Polaque à mouſtache, à la démarche altiére,
Peut arrêter d'un mot ſa République entiére.
L'Empereur ne peut rien ſans ſes chers Electeurs.
L'Anglais a du crédit, le Pape a des honneurs.

Uſa-

Uſages, Intérêts, Culte, Loix, tout differe.
Qu'on ſoit Juſte, il ſuffit, le reſte eſt arbitraire. *
Mais tandis qu'on admire & ce juſte & ce beau,
Londre immole ſon Roi par la main d'un bourreau;
Du Pape *Borgia* le bâtard ſanguinaire,
Dans les bras de ſa ſœur aſſaſſine ſon frère:
Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux;
Plus loin la *Brinvilliers*, dévote avec tendreſſe,
Empoiſonne ſon pére en courant à confeſſe;
Sous le fer du méchant le juſte eſt abattu.
Hé bien, conclurés-vous qu'il n'eſt point de vertu?
Quand des vents du Midi les funeſtes haleines,
De ſemences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le Ciel en ſon courroux
Ne laiſſa la ſanté ſéjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout eſt paſſager, le crime & le malheur.
De nos déſirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la Régle & la Morale.
C'eſt une ſource pure: en vain dans ſes canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;

En

* Il eſt évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choſes d'inſtitution, les loix civiles la diſcipline, qui changent tous les jours ſelon le beſoin.

En vain ſur la ſurface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuſte & le moins policé,
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Tous ont reçu du Ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la juſtice & de la conſcience.
De la raiſon naiſſante elle eſt le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre, auſſi-tôt elle inſtruit :
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de deſirs, aſſervi, mais né libre ;
Arme que la Nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De *Socrate* en un mot c'eſt-là l'heureux génie ;
C'eſt-là ce DIEU ſecret qui dirigeait ſa vie,
Ce DIEU qui juſqu'au bout préſidait à ſon ſort,
Quand il but ſans pâlir la coupe de la mort.
Quoi ! cet Eſprit Divin n'eſt-il que pour *Socrate* ?
Tout mortel a le ſien qui jamais ne le flatte.
Néron cinq ans entiers fut ſoumis à ſes loix,
Cinq ans des corrupteurs il repouſſa la voix.
Marc-Aurèle apuyé ſur la Philoſophie,
Porta ce joug heureux tout le tems de ſa vie.
Julien s'égarant dans ſa Religion,
Infidéle à la Foi, fidéle à la Raiſon,
Scandale de l'Egliſe, & des Rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la Loi Naturelle.
On inſiſte, on me dit ; L'enfant dans ſon berceau
N'eſt point illuminé par ce divin flambeau ;

C'eſt l'éducation qui forme ſes penſées,
Par l'exemple d'autrui ſes mœurs lui ſont tracées ;
Il n'a rien dans l'eſprit, il n'a rien dans le cœur ;
De ce qui l'environne il n'eſt qu'imitateur ;
Il répète les noms de devoir, de juſtice,
Il agit en machine : & c'eſt par ſa nourrice
Qu'il eſt Juif ou Payen, fidèle ou Muſulman,
Vétu d'un juſte-au-corps, ou bien d'un Doliman.
Oui, de l'exemple en nous je ſai quel eſt l'empire ;
Il eſt des ſentiments que l'habitude inſpire.
Le langage, la mode, & les opinions,
Tous les déhors de l'ame, & ſes préventions,
Dans nos faibles eſprits ſont gravés par nos Pères,
Du cachet des mortels impreſſions légères.
Mais les premiers reſſorts ſont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt Divin.
Il faut que l'enfant croiſſe, afin qu'il les exerce ;
Il ne les connait pas ſous la main qui le berce.
Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçû le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proïe ?
Les inſectes changeants, qui nous filent la ſoïe,
Les eſſains bourdonnants de ces filles du Ciel,
Qui paitriſſent la cire & compoſent le miel,
Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout meurit par le tems, & s'accroit par l'uſage.
Chaque être a ſon objet, & dans l'inſtant marqué
Il marche vers le but par le Ciel indiqué.

De

De ce but, il eſt vrai, s'écartent nos caprices.
Le juſte quelquefois commet des injuſtices.
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.
De ſoi-même en tout tems quel cœur eſt ſatisfait?
L'homme (on nous l'a tant dit) eſt une énigme obſcure;
Mais en quoi l'eſt-il plus que toute la Nature?
Avez-vous pénétré, Philoſophes nouveaux,
Cet inſtinct ſûr & promt qui ſert les animaux?
Dans ſon germe impalpable avez-vous pû connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui meurt pour renaître?
Sur ce vaſte Univers un grand voile eſt jetté;
Mais dans les profondeurs de cette obſcurité,
Si la raiſon nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau; gardons-nous de l'éteindre.
Quand de l'immenſité DIEU peupla les déſerts,
Alluma des Soleils & ſouleva des Mers;
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes preſcrites.
Tous les Mondes naiſſants connurent leurs limites.
Il impoſa des Loix à *Saturne*, à *Vénus*,
Aux ſeize Orbes divers dans nos Cieux contenus,
Aux élémens unis dans leur utile guerre,
A la courſe des vents, aux fléches du tonnerre,
A l'animal qui penſe, & né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
* D'ajouter nos Décrets à ces Loix immortelles?

 Hélas!

* On ne doit entendre par ce mot *Décrets* que les opinions paſſa-

Hélas! ſerait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible eſt voiſin du néant,
De nous mettre à côté du Maître du tonnerre,
Et de donner en Dieux des ordres à la Terre?

TROISIEME PARTIE.

Que les hommes ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les diviſent, le principe de la Religion Naturelle qui les unit, doivent ſe ſuporter les uns les autres.

L'Univers eſt un Temple où ſiége l'Eternel.
Là * chaque homme à ſon gré veut bâtir un Autel.
Chacun vante ſa Foi, ſes Saints, & ſes Miracles,
Le ſang de ſes Martyrs, la voix de ſes Oracles.
L'un penſe, en ſe lavant cinq ou ſix fois par jour,
Que le Ciel voit ſes bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne ſaurait lui plaire.

L'au-

paſſagères des hommes qui veulent donner leurs ſentiments particuliers pour des loix générales.

* (Chaque homme) ſignifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en Légiſlateur, & il n'eſt ici queſtion que des Cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la premiére Partie.

L'autre a du Dieu *Brama* déſarmé la colère:
Et pour s'être abſtenu de manger du lapin,
Voit le Ciel entr'ouvert, & des plaiſirs ſans fin.
Tous traitent leurs voiſins d'impurs & d'infidelles.
De Chrétiens diviſés les infames querelles
Ont au nom du Seigneur aporté plus de maux,
Répandu plus de ſang, ereuſé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a déſolé jamais l'Allemagne & la France.
Un doux Inquiſiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jetter ſon prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin ſi tragique,
Prend pour s'en conſoler ſon argent qu'il s'applique,
Tandis que de la grace ardent à ſe toucher,
Le peuple en louant DIEU danſe autour du bucher.
On vit plus d'une fois, dans une ſainte yvreſſe,
Plus d'un bon Catholique, au ſortir de la Meſſe,
Courant ſur ſon voiſin pour l'honneur de la foi,
Lui crier, *Meurs, impie, ou penſe comme moi.*
Calvin & ſes ſuppôts, guettés par la Juſtice,
Dans Paris en peinture allèrent au ſupplice.
Servet fut en perſonne immolé par *Calvin.*
Si *Servet* dans Genève eût été Souverain,
Il eût pour argument contre ſes adverſaires
Fait ſerrer d'un lacet le cou des Trinitaires.
Ainſi d'*Arminius* les ennemis nouveaux
En Flandre étaient Martyrs, en Hollande bourreaux.
D'où vient que deux-cent ans cette pieuſe rage

De nos Ayeux groſſiers fut l'horrible partage ?
C'eſt que de la Nature on étouffa la voix ;
C'eſt qu'à ſa Loi ſacrée on ajouta des Loix ;
C'eſt que l'homme amoureux de ſon ſot eſclavage,
Fit dans ſes préjugés DIEU même à ſon image.
Nous l'avons fait injuſte, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconſtant, barbare comme nous.
Enfin grace en nos jours à la Philoſophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus inſtruits en ſont moins inhumains :
Le fer eſt émouſſé, les buchers ſont éteints.
Mais ſi le Fanatiſme était encor le Maître,
Que ces feux étouffés ſeraient promts à renaître !
On s'eſt fait, il eſt vrai, le généreux effort
D'envoyer moins ſouvent ſes fréres à la mort.
* On brûle moins d'Hébreux, dans les murs de Lisbonne ;
Et même le Muphti, qui rarement raiſonne,
Ne dit plus aux Chrétiens que le Sultan ſoumet,
Renonce au vin, barbare, & crois à Mahomet.
† Mais du beau nom de chien ce Muphti nous honore ;
Dans le fond des Enfers il nous envoye encore.
Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant de Rois,
Londres, Berlin, Stockolm, & Genève, & vous-même :
Vous

* On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuſe, dans laquelle on alluma trop ſouvent des buchers.

† Les Turcs appellent indifféremment les Chrétiens *Infidéles* & *Chiens*.

Vous êtes, ô grand Roi! compris dans l'anathême.
En vain par des bienfaits ſignalant vos beaux jours,
A l'humaine raiſon vous donnez des ſecours,
Aux beaux Arts des palais, aux Pauvres des aziles,
Vous peuplez les déſerts & les rendez fertiles.
De fort ſavants eſprits jurent ſur leur ſalut, *
Que vous êtes ſur Terre un fils de Belzébut.
Les vertus des Payens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable! odieuſes maximes!
Gazetier clandeſtin, dont la platte acreté
Damne le Genre-humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes ſemblables,
Paitris des mains de DIEU pour le plaiſir des Diables.
N'es-tu pas ſatisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens *Montagne* & *Monteſquieu?*
Penſes-tu que *Socrate*, & le juſte *Ariſtide*,
Solon, qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
Penſes-tu que *Trajan*, *Marc-Aurèle*, *Titus*,
Noms chéris, noms ſacrés, que tu n'as jamais lus,

* On reſpecte cette maxime, *hors de l'Egliſe point de ſalut:* mais tous les hommes ſenſés trouvent ridicule & abominable que des particuliers oſent employer cette ſentence générale & comminatoire contre des hommes qui ſont leurs ſupérieurs & leurs Maîtres en tout genre: les hommes raiſonnables n'en uſent point ainſi. L'Archevêque *Tillotſon* aurait-il jamais écrit à l'Archevêque *Fénelon*, *Vous êtes damné?* Et un Roi de Portugal écrirait-il à un Roi d'Angleterre qui lui envoye des ſecours; Mon frére, *vous irez à tous les Diables?* La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt une arme ancienne qu'on laiſſe ſagement repoſer dans l'arſenal, & dont il n'eſt permis à aucun particulier de ſe ſervir.

Aux fureurs des Démons ſont livrés en partage,
Par le DIEU bienfaiſant dont ils étaient l'image?
Et que tu feras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de Chérubins au Ciel environné,
Pour avoir quelque tems, chargé d'une beſace,
Dormi dans l'ignorance, & croupi dans la craſſe?
Sois ſauvé, j'y conſens; mais l'immortel *Newton*,
Mais le ſçavant *Leibnitz* & le ſage *Adiſſon*,
b Et ce *Locke*, en un mot, dont la main courageuſe
A de l'Eſprit humain poſé la borne heureuſe;
Ces Eſprits qui ſemblaient de DIEU même éclairés,
Dans des feux éternels ſeront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prens un ton plus modeſte,
Ami, ne prévien point le jugement Céleſte,
Reſpecte ces mortels, pardonne a leur vertu.
Ils ne t'ont point damné: pourquoi les damnes-tu?
A la Religion diſcrétement fidéle,
Sois doux, compatiſſant, ſage, indulgent comme elle;
Et ſans noyer autrui ſonge à gagner le port:
Qui pardonne a raiſon, & la colère a tort.
Dans nos jours paſſagers de peines, de miſères,
Enfans du même DIEU, vivons du moins en frères,
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés ſous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels aſſiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours ſi chérie:
Notre

b Voyez les Notes à la fin du Poëme.

Notre cœur égaré, ſans guide & ſans appui,
Eſt brûlé de deſirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
De la Societé les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtans:
Remède encor trop faible à des maux ſi conſtans.
Ah! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte!
Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

QUATRIEME PARTIE.

C'eſt au Gouvernement à calmer les malheureuſes diſputes de l'école qui troublent la Societé.

OUI, je l'entends ſouvent de votre bouche auguſte,
Le premier des devoirs, ſans doute, eſt d'être juſte;
Et le premier des biens eſt la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pû, parmi tant de Docteurs,
Parmi ces différens que la diſpute enfante,
Maintenir dans l'Etat une paix ſi conſtante?
D'où vient que les enfants de *Calvin*, de *Luther*,
Qu'on croit de-là les Monts bâtards de *Lucifer*,
Le Grec & le Romain, l'empeſé Quiétiſte,
Le Quakre au grand chapeau, le ſimple Anabaptiſte,
Qui jamais dans leur Loi n'ont pû ſe réunir,

Sont

Sont tous ſans diſputer, d'accord pour vous bénir?
C'eſt que vous êtes ſage, & que vous êtes Maître.
Si le dernier *Valois*, hélas! avait ſçu l'être,
Jamais un Jacobin, guidé par ſon Prieur,
De *Judith* & d'*Aod* fervent imitateur,
N'eût tenté dans St. Cloud ſa funeſte entrepriſe:
* Mais *Valois* aiguiſa le poignard de l'Egliſe;
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ſes Sujets, le plus grand des *Henris*.
Voilà le fruit affreux des pieuſes querelles:
Toutes les factions à la fin ſont cruelles;
Pour peu qu'on les ſoutienne, on les voit tout oſer;
Pour les anéantir, il les faut mépriſer.
Qui conduit des Soldats peut gouverner des Prêtres.
Un Roi dont la grandeur éclipſa ſes ancêtres,
Crut pourtant ſur la foi d'un Confeſſeur Normand,
Janſenius à craindre, & *Queſnel* important;
Du ſceau de ſa grandeur il chargea leurs ſottiſes.
De la diſpute alors cent cabales épriſes,
Cent bavards en fourure, Avocats, Bacheliers,
Colporteurs, Capucins, Jéſuites, Cordeliers,
Troublèrent tout l'Etat par leurs doctes ſcrupules:
† Le Régent plus ſenſé les rendit ridicules:

Dans

* Il ne faut pas entendre par ce mot l'*Egliſe* Catholique, mais le poignard d'un Eccléſiaſtique, le fanatiſme abominable de quelques gens d'Egliſe de ces tems-là déteſtés par l'Egliſe de tous les tems.

† Ce ridicule ſi univerſellement ſenti par toutes les Nations, tombe ſur les grandes intrigues pour

Dans la pouſſiére alors on les vit tous rentrer.
L'œil du Maître ſuffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des préſents de Pomone
Des filles du printemps, des tréſors de l'Autone,
Maître de ſon terrain, ménage aux arbriſſeaux
Les ſecours du Soleil, de la Terre & des eaux;
Par de légers appuis ſoutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans ſon clos renfermés,
Emonde les rameaux de la ſève affamés.
Son docile terrain répond à ſa culture,
Miniſtre induſtrieux des loix de la Nature,
Il n'eſt pas traverſé dans ſes heureux deſſeins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ſes mains,
Ne prétend pas le droit de ſe rendre ſtérile:
Et du ſol épuiſé tirant un ſuc utile,
Ne va pas refuſer à ſon maître affligé
Une part de ſes fruits dont il eſt trop chargé.
Un Jardinier voiſin n'eut jamais la puiſſance,
De diriger des Cieux la maligne influence,
De maudire ſes fruits pendans aux eſpaliers,
Et de ſécher d'un mot ſa vigne & ſes figuiers.
Malheur aux Nations dont les loix oppoſées
Embrouillent de l'Etat les rênes diviſées!
Le Sénat des Romains, ce Conſeil de Vainqueurs,
Préſidait

pour de petites choſes, ſur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pû s'entendre

ſur plus de quatre mille volumes imprimés.

Préſidait aux Autels, & gouvernait les mœurs,
Reſtraignait ſagement le nombre des Veſtales,
D'un peuple extravagant réglait les Baccanales:
Marc-Aurèle & *Trajan* mêlaient aux champs de *Mars*
Le bonnet de Pontife au bandeau des *Céſars*:
L'Univers repoſant ſous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie;
Ces grands Légiſlateurs d'un ſaint zéle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets ſacrés.
Rome encor aujourdhui conſervant ces maximes,
Joint le Trône à l'Autel par des nœuds légitimes.
Ses citoyens en paix ſagement gouvernés
Ne ſont plus Conquérants, & ſont plus fortunés.
Je ne demande pas que dans ſa Capitale,
Un Roi portant en main la Croſſe Epiſcopale,
Au ſortir du Conſeil, allant en Miſſion,
Donne au peuple contrit ſa bénédiction:
Toute Egliſe a ſes loix, tout peuple a ſon uſage;
Mais je prétends qu'un Roi, que ſon devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la ſûreté,
A ſur tous ſes Sujets égale autorité; *
Ils ſont tous ſes enfants: cette famille immenſe,
Dans ſes ſoins paternels a mis ſa confiance.
Le Marchand, l'Ouvrier, le Prêtre, le Soldat,

Sont

* Ce n'eſt pas à dire que chaque ordre de l'Etat n'ait ſes diſtinctions, ſes priviléges indiſpenſablement attachés à ſes fonctions. Ils jouïſſent de ces priviléges dans tout pays: mais la Loi générale lie également tout le monde.

Sont tous également les membres de l'Etat.
De la Religion l'appareil néceſſaire,
Confond aux yeux de DIEU le Grand & le Vulgaire;
Et les civiles Loix, par un autre lien,
Ont confondu le Prêtre avec le Citoyen.
La Loi dans tout Etat doit être univerſelle.
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus ſur ces points délicats.
Le Ciel ne m'a point fait pour régir les Etats,
Pour conſeiller les Rois, pour enſeigner les Sages;
Mais du port où je ſuis, contemplant les orages,
Dans cette heureuſe paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, & plein de vos diſcours,
De vos nobles leçons ſalutaire interprète,
Mon eſprit ſuit le vôtre, & ma voix vous répète.
Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'eſt que les préjugés ſont la raiſon des ſots;
Il ne faut pas pour eux ſe déclarer la guerre:
Le vrai nous vient du Ciel, l'erreur vient de la Terre;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des ſentiers ſecrets, le ſage doit marcher;
La paix enfin, la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.

PRIERE.

O DIEU ! qu'on méconnait, ô DIEU ! que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce ;
Si je me ſuis trompé, c'eſt en cherchant ta Loi ;
Mon cœur peut s'égarer, mais il eſt plein de toi :
Je vois ſans m'allarmer l'Eternité paraître,
Et je ne puis penſer qu'un DIEU qui m'a fait naître,
Qu'un DIEU qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

NOTES.

a Soit qu'un Etre inconnu, &c.

a DIEU étant un Etre infini, ſa nature a dû être *inconnuë* à tous les hommes. Comme cet ouvrage eſt tout philoſophique, il a falu raporter les ſentiments des Philoſophes. Tous les Anciens, ſans exception, ont cru l'éternité de la matiére ; c'eſt preſque le ſeul point ſur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les Dieux avaient arrangé le Monde ; nul ne ſavait que DIEU l'avait tiré du néant. Ils diſaient que l'Intelligence céleſte avait par ſa propre nature le pouvoir de diſpoſer de la matiére, & que la matiére exiſtait par ſa propre nature.

Selon preſque tous les Philoſophes & les Poëtes, les grands Dieux habitaient loin de la Terre. L'ame de l'homme, ſelon pluſieurs, était un feu céleſte ; ſelon d'autres, une harmonie réſultante de ſes organes : les uns en faiſaient une partie de la Divinité, *Divinæ particulam auræ* ; les autres, une matiére épurée, une quinteſſence ; les plus ſages, un être immatériel : mais quelque Secte qu'ils ayent embraſſée, tous, hors les Epicuriens, ont reconnu que l'homme eſt entiérement ſoumis à la Divinité.

b Et

b Et ce Locke, *en un mot, dont la main courageuſe*
A de l'eſprit humain poſé la borne heureuſe ;

b Le modeſte & ſage *Locke* eſt connu pour avoir dévelopé toute la marche de l'Entendement humain, & pour avoir montré les limites de ſon pouvoir. Convaincu de la faibleſſe humaine, & pénétré de la puiſſance infinie du Créateur, il dit que nous ne connaiſſons la nature de nôtre ame que par la foi : il dit que l'homme n'a point par lui-même aſſez de lumiéres pour aſſurer que DIEU ne peut pas communiquer la penſée à tout Etre auquel il daignera faire ce préſent, à la matiére elle-même.

Ceux qui étaient encor dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un Cartéſianiſme auſſi faux en tout que le Peripatétiſme, ils croyaient que la matiére n'eſt autre choſe que l'étenduë en longueur, largeur & profondeur : ils ne ſavaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie & d'autres proprietés, que ſes éléments ſont indiviſibles tandis que ſes compoſés ſe diviſent ſans ceſſe. Ils bornaient la puiſſance de l'Etre Tout-puiſſant ; ils ne faiſaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes ſur la matiére, nous ne connaiſſons point le fond de cet être. Ils devaient ſonger que l'on a longtems agité ſi l'Entendement humain eſt une faculté ou une ſubſtance. Ils devaient s'interroger eux-mêmes & ſentir que nos connaiſſances ſont trop bornées pour ſonder cet abime.

La faculté que les animaux ont de ſe mouvoir, n'eſt point une ſubſtance, un être à part ; il parait que c'eſt un don du Créateur. *Locke* dit que ce même Créateur peut faire ainſi un don de la penſée à tel être qu'il daignera choiſir Dans cette hypothèſe qui nous ſoumet plus que tout autre à l'Etre ſuprême, la penſée accordée à un élément de matiére, n'en eſt pas moins pure, moins immortelle, que dans toute autre hypothèſe. Cet élément indiviſible eſt impériſſable : la penſée peut aſſurément ſubſiſter à jamais avec lui, quand le corps eſt diſſous. Voilà ce que *Locke* propoſe ſans rien affirmer. Il dit ce que DIEU eut pû faire, & non ce que DIEU a fait. Il ne connait point ce que c'eſt que la matiére ; il avouë qu'entre elle & DIEU il peut y avoir une infinité de ſubſtances, créées abſolument différentes les unes des autres : la lumiére, le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit, dans les éléments de *Newton*, une ſubſtance mitoyenne entre cet être inconnu nommé matiére, & d'autres êtres encor plus inconnus. La lumiére ne tend point vers un centre, comme la matiére ; elle ne parait pas impénétrable, auſſi *Newton* dit ſouvent dans

dans ſon Optique, *Je n'examine pas ſi les rayons de la lumiére ſont des corps, ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de ſubſtances, & que DIEU eſt le Maître d'accorder des idées à ces ſubſtances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être tel qu'il ſoit a des idées; nous en ſommes bien loin: nous ne ſaurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de ſe remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à DIEU & ſentir ſon néant. Telle eſt la Philoſophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il eſt plus ſimple; & c'eſt cette ſoumiſſion à DIEU qu'on a oſé appeller impieté, & ce ſont ſes ſectateurs convaincus de l'immortalité de l'ame qu'on a nommé Matérialiſtes; & c'eſt un homme tel que *Locke* à qui un compilateur de quelque Phyſique a donné le nom d'ennuyeux.

Quand même *Locke* ſe ſerait trompé ſur ce point, (ſi on peut pourtant ſe tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici: il eſt le premier, ce me ſemble, qui ait montré qu'on ne connait aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particuliéres; il eſt le premier qui ait fait voir ce que c'eſt que l'identité, & ce que c'eſt que d'être la même perſonne, le même ſoi: il eſt le premier qui ait prouvé la fauſſeté du ſyſtême des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématiſérent les idées innées quand *Deſcartes* les établit, & qui anathématiſérent enſuite les adverſaires des idées innées, quand *Locke* les eut détruites. C'eſt ainſi que jugent les hommes qui ne ſont pas Philoſophes.

NB. *Le Lecteur curieux peut conſulter le chapitre ſur* Locke *dans les Mélanges de Litterature*, &c. &c.

NOTE

NOTE particuliére ſur ce paſſage de la Préface qui eſt au devant du Poëme ſur le deſaſtre de Lisbonne, &c.

Lorſque l'illuſtre Pope *dévelopa dans ſes vers immortels les ſyſtêmes du Lord* Shaftersburi *& du Lord* Bolingbroke, *&c.*

C'eſt peut-être la premiére fois qu'on a dit que le ſyſtême de Pope était celui du Lord *Shaftersburi*; c'eſt pourtant une vérité inconteſtable. Toute la partie phyſique eſt preſque mot-à-mot dans la premiére partie du Chapitre intitulé, *Les Moraliſtes*, Section 3. MUCH IS ALLEGD IN ANSUWER TO SHOWE &c. *On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la Nature. Comment eſt-elle ſortie ſi impuiſſante & ſi défectueuſe des mains d'un être parfait?* Mais je nie *qu'elle ſoit défectueuſe.... Sa beauté réſulte des contrarietés, & la concorde univerſelle nait d'un combat perpétuel..... il faut que chaque être ſoit immolé à d'autres; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre. ... & les loix du pouvoir central & de la végétation qui donnent aux corps céleſtes leur poids & leur mouvement, ne ſeront point dérangés pour l'amour d'un chetif & faible animal, qui tous protégé qu'il eſt par ces mêmes loix ſera bientôt par elles réduit en pouſſiére.*

Cela eſt admirablement dit: & cela n'empêche pas que l'illuſtre Docteur *Klark* dans ſon Traité de l'Exiſtence de DIEU ne diſe que le *Genre humain ſe trouve dans un état où l'ordre naturel des choſes de ce Monde eſt manifeſtement renverſé.* Page 10. Tome II. 2. édition, traduction de Mr. *Ricotier*: cela n'empêche pas que l'homme ne puiſſe dire; Je dois être auſſi cher à mon Maître, moi être penſant & ſentant, que les Planètes qui probablement ne ſentent point: cela n'empêche pas que les choſes de ce monde ne puiſſent être autrement, puiſqu'on nous aprend que l'ordre a été perverti, & qu'il ſera rétabli: cela n'empêche pas que le mal Phyſique & le mal Moral ne ſoient une choſe incompréhenſible à l'eſprit humain: cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe revo-

quer en doute le *Tout eſt bien*, en reſpectant *Shaftersburi* & *Pope*, dont le ſyſtême a d'abord été attaqué comme ſuſpect d'Athéiſme, & eſt aujourdhui canonité.

La partie morale de l'*Eſſai ſur l'homme* de *Pope*, eſt auſſi toute entiére dans *Shaftersburi*, à l'article de la recherche ſur la vertu, au ſecond volume des *Caractériſtics*. C'eſt-là que l'Auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public & le nôtre eſt non ſeulement poſſible, mais inſéparable *To be well affected towards the publick intereſt and ones own, is not only conſiſtent but inſeparable.* C'eſt là ce qu'il prouve dans tout ce livre, & c'eſt la baſe de toute la partie morale de l'*Eſſai* de *Pope ſur l'homme*. C'eſt par là qu'il finit.

That reaſon paſſion anſwer one great aim,
That true ſelf love and ſocial be the ſame.

La raiſon & les paſſions répondent au grand but de DIEU. Le véritable amour propre & l'amour ſocial ſont le même.

Une ſi belle morale, bien mieux dévelopée encor dans *Pope* que dans *Shaftersburi*, a toujours charmé l'Auteur des Poëmes ſur Lisbonne & ſur la Loi naturelle: voilà pourquoi il a dit,

Mais Pope aprofondit ce qu'ils ont effleuré,
Et l'homme avec lui ſeul apprend à ſe connaître.

Le Lord *Shaftersburi* prouve encor que la perfection de la vertu eſt due néceſſairement à la croyance d'un DIEU. *And thus perfection of virtue muſt be owing to the belief of a God.*

C'eſt apparemment ſur ces paroles que quelques perſonnes ont traité *Shaftersburi* d'Athée. S'ils avaient bien lû ſon livre, ils n'auraient pas fait cet infame reproche à la mémoire d'un Pair d'Angleterre, d'un Philoſophe élevé par le ſage *Locke*.

C'eſt ainſi que le Pére *Hardouin* traita d'Athées *Paſcal*, *Mallebranche* & *Arnaud*. C'eſt ainſi que le Docteur *L'Ange* traita d'Athée le *reſpectable Wolf*, pour avoir loué la Morale des Chinois: & *Wolf* s'étant apuyé du témoignage des Jéſuites Miſſionnaire à la Chine, le Docteur répondit, *Ne ſait-on pas que les Jéſuites ſont des Athées?* Ceux qui gémirent ſur l'avanture des Diables de Loudun, ſi humiliante pour la Raiſon humaine, ceux qui trouvèrent mauvais qu'un Recollet, en conduiſant *Urbain Grandier* au ſupplice, le frappât au viſage avec un Crucifix de fer, furent appellés Athées par les Recollets. Les Convulſionnaires ont imprimé, que ceux qui ſe moquaient des convulſions étaient des Athées; & les Moliniſtes ont cent fois batizé de ce nom les Janſeniſtes.

Lorſ-

Lorſqu'un homme connu écrivit le premier en France il y a vingt ans ſur l'inoculation de la petite vérole, un Auteur inconnu écrivit, *Il n'y a qu'un Athée imbu des folies Anglaiſes qui puiſſe propoſer à notre Nation de faire un mal certain, pour un bien incertain.*

L'Auteur des Nouvelles Eccléſiaſtiques, qui écrit tranquillement depuis ſi longtems contre les Puiſſances, contre les Loix, & contre la Raiſon, a employé une feuille à prouver que Mr. *de Monteſquieu* était Athée, & une autre feuille à prouver qu'il était Déiſte.

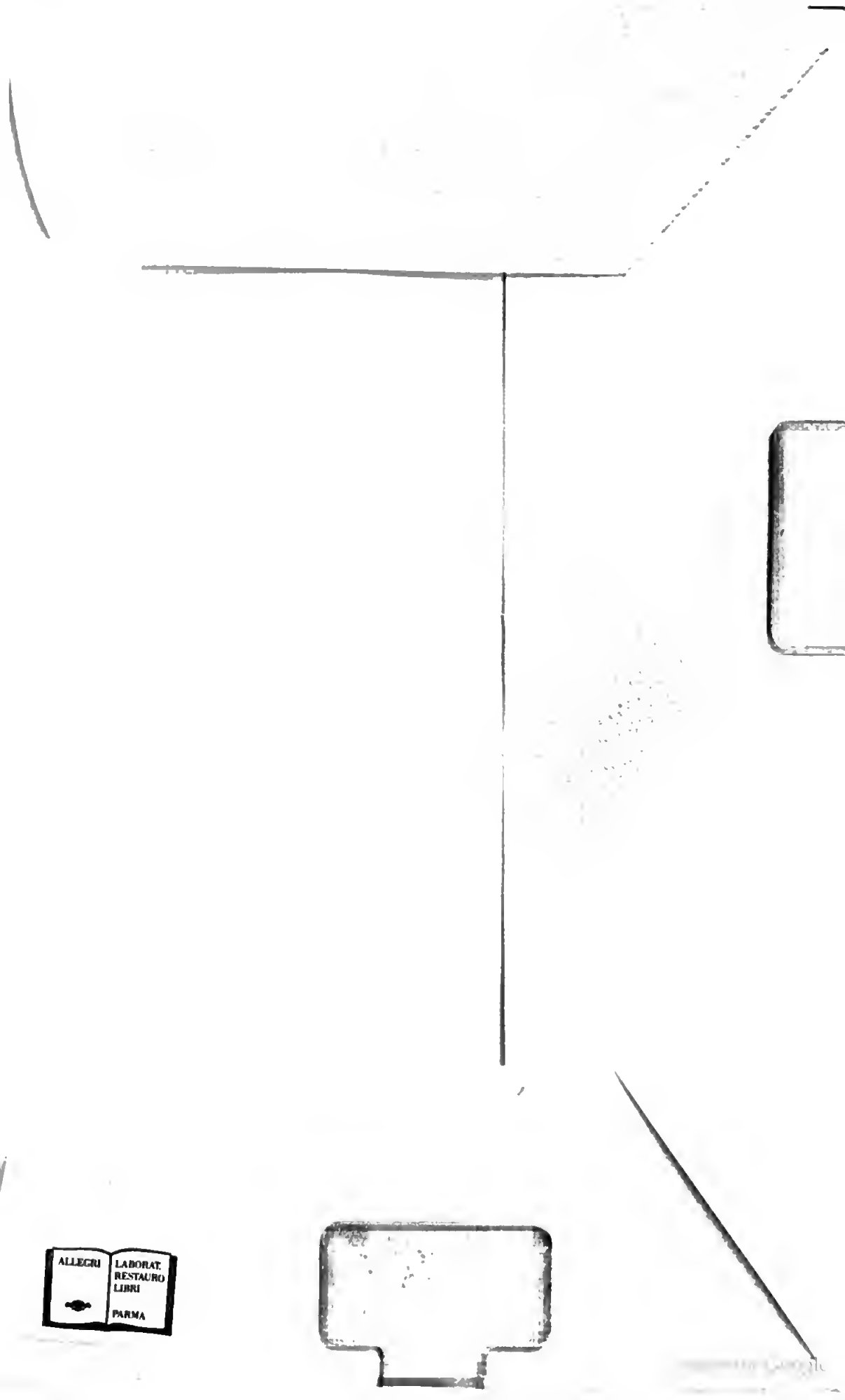
St. Sorlin des Marets, connu en ſon tems par le Poëme de *Clovis*, & par ſon fanatiſme, voyant paſſer un jour dans la Galerie du Louvre *La Mothe le Vayer* Conſeiller d'Etat & Précepteur de Monſieur; *Voila*, dit-il, *un homme qui n'a point de Religion*: *La Mothe le Vayer* ſe retourna vers lui, & daigna lui dire, *Mon ami, j'ai tant de Religion, que je ne ſuis point de ta Religion.*

En général, cette ridicule & abominable démence d'accuſer d'Athéiſme à tort & à travers tous ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le Public a aujourdhui pour les Libelles de Controverſe.

99 959969

IC99.21

1099.21


ALLEGRI
LABORAT.
RESTAURO
LIBRI
PARMA